

Comment survivre?

S21, la machine de mort khmère rouge de Rithy Panh

Gilles Marsolais

Les cinémas nationaux face à la mondialisation

Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2005). Compte rendu de [Comment survivre? / *S21, la machine de mort khmère rouge* de Rithy Panh]. *24 images*, (121), 8–8.

S21, la machine de mort khmère rouge de Rithy Panh

Comment survivre ?

par Gilles Marsolais

Ce documentaire courageux amorce un travail de mémoire indispensable en confrontant les témoignages croisés des victimes du génocide cambodgien et de leurs anciens bourreaux. Ce faisant, il met en lumière le fonctionnement de la machine infernale que le parti communiste du Kampuchea démocratique avait mise en marche, mais aussi il vise à vaincre le sentiment de peur qui persiste longtemps après ce génocide qui, entre septembre 1975 et janvier 1979, a fait près de deux millions de morts. Ce sentiment de peur s'explique aisément puisque les anciens tortionnaires circulent librement, en toute impunité, dans la société cambodgienne d'aujourd'hui, alors que, par exemple, seulement 7 des 17 000 prisonniers de la S21 ont survécu à leurs tortures!


Rithy Panh réussit le tour de force de faire se rencontrer les deux parties, après plus de vingt-cinq ans, dans l'ancien centre de torture de Phnom Penh (le lycée Tuol Sleng devenu la prison S21 sous le régime de Pol Pot), alors même que circule au Cambodge l'idée de traduire en justice les responsables génocidaires khmers rouges. Il a retracé deux de ces victimes et quelques-uns de leurs tortionnaires afin de confronter leurs points de vue respectifs, et pour qu'ils amorcent ensemble ce

travail de mémoire. Il lui paraît important que les anciens bourreaux se souviennent, eux aussi, même si à l'époque nombre d'entre eux sortaient à peine de l'adolescence et se trouvaient engagés, parfois malgré eux, paysans déracinés, dans quelque chose qui les dépassait, comme Poevu qui, endoctriné, est devenu gardien à S21 alors qu'il n'avait que 12 ans!

Rithy Panh utilise les rares documents écrits ou filmés (photos de prisonniers, registres et même comptes rendus d'interrogatoires enfin retrouvés) comme des éléments déclencheurs pour déverrouiller les mémoires individuelles, provoquant des situations surréalistes sur les lieux mêmes de la S21 désaffectée (devenue aujourd'hui le Musée du génocide) où les bourreaux rejouent leur propre rôle, parfois en présence de leurs victimes, retrouvant instinctivement les coups de gueule et les gestes oubliés, enfouis dans leur subconscient, les répétant à satiété comme pour s'en libérer.

Cette catharsis est efficace auprès des victimes, et elle est d'autant plus douloureuse pour elles qu'elle ravive les plaies d'un passé refoulé depuis vingt-cinq ans par la loi du silence et de la terreur, mais son impact est d'un autre ordre sur ces anciens bourreaux qui ont accepté de témoigner et qui sont ainsi remis en

situation. L'exercice de ce « théâtre de la cruauté » leur permet tout au plus, semble-t-il, de réactualiser leurs gestes d'autrefois avec un souci d'exactitude qui donne froid dans le dos; leurs témoignages corporels décrivent avant tout l'organisation bureaucratique de cette machine à tuer et restent, à l'évidence, en deçà de la réalité vécue par les victimes. À de rares exceptions près, ces artisans sans grade du génocide (les responsables haut placés se sont défilés et nient toute responsabilité) ne semblent pas regretter leurs actes passés. Les exceptions sont le fait de ceux qui, horrifiés, avaient agi sous la contrainte. Mais Rithy Panh ne vise pas à se substituer au tribunal pour évaluer leur degré de repentir. Il tente plutôt de cerner leurs motivations, alors même qu'ils posaient leurs gestes horribles. Il tente de savoir à quoi ils pensaient quand ils tuaient, s'ils éprouvaient quelque sentiment, voire il tente de cerner le processus de dépersonnalisation qui pourrait expliquer le fonctionnement de cette machine d'extermination, de cette mécanique dont ils étaient les rouages.

Rithy Panh insiste sur le fait qu'il faut d'abord comprendre. Comprendre, avant de pouvoir pardonner. Il dit s'inspirer de cette phrase de Primo Levi : « Tout comprendre, c'est presque pardonner ». Pour autant, comprendre et pardonner ne constituent pas une justification du passé, mais ils peuvent aider à la réconciliation, à bâtir l'avenir. Lui-même rescapé des camps de travail khmers rouges, Rithy Panh, dont l'œuvre est tout entière inspirée par la tragédie de son pays, a fait ce film pour les générations futures, comme une amorce au travail de mémoire qui devrait accompagner le procès pour génocide, et afin que soit reconnue l'innocence des victimes décédées ou survivantes de cette époque épouvantable : « les fantômes cesseront alors de hanter les vivants ». 

France, 2002. Ré. : Rithy Panh. Ph. : Prum Mésar, Rithy Panh. Mont. : Marie-Christine Rougerie, Isabelle Roudy. Mus. : Marc Marder. 101 minutes. Couleur.



Coll. : Cinéma-thèque québécoise